

MARIE CLAIRE HAGUET

DANS LES PAS
DU RÊVE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-660-4

Dépôt légal : juillet 2025

[..] Caminante, no hay camino.

Caminante, son tus huellas

el camino y nada mas.

Caminante, no hay camino,

se hace camino al andar. [...]¹

Antonio Machado

1 Voyageur, il n'y a pas de chemin. Voyageur, il n'y a nul autre chemin que tes traces. Voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant.

Prologue

*There are some moments in life that are like pivots around which your existence turns – small intuitive flashes, when you know you have done something correct for a change, when you think you are on the right track.*²

« Certains moments de votre vie, intuitifs, fulgurants, revêtent une valeur centrale et deviennent les pivots de votre existence. Vous êtes, dans ces instants, certain d'avoir agi de manière adéquate pour infléchir votre route et êtes convaincu d'avoir pris la bonne voie. » (traduction personnelle)

J'ai 31 ans et approche les 32. En cette fin septembre 1987, dans le ferry qui me ramène en Bretagne à l'issue d'un stage professionnel de cinq mois en Angleterre, je note cet extrait, précieux comme un talisman. Car je sais et surtout espère qu'un jour, ce moment adviendra. Je sais aussi qu'il a pour origine l'effondrement de mes aspirations d'adolescente pour qui l'avenir avait la couleur des pays du Sud.

Mes rêves, brisés par la mort brutale de mes parents, ont ressurgi avec force à mon entrée dans le monde du travail. Prégnants, obsédants, ils me contraindront à les disséquer pour en comprendre les fondements. Je pressens, et sans doute cela m'effraie-t-il, que seule la confrontation avec le terrain apportera une réponse aux questionnements qui me taraudent.

Deux ans et demi plus tard, en mars 1990, le jour même où le général Avril est chassé du pays, je m'envole pour Haïti.

² *Tracks*, p.19, Robyn Davidson, Paladin.

Mon but ? Découvrir le quotidien des paysans haïtiens pour savoir où est ma place si, comme je le souhaite, je veux contribuer au développement des pays pauvres. J'ignore alors que ce voyage de trois mois sera le prélude à un séjour qui durera jusqu'en mars 1992. À cette date, au moment où le rêve démocratique du peuple haïtien sombre dans le chaos, je quitte Port-au-Prince et atterris à Montreuil (93). Je me lance alors à corps perdu dans l'aventure du commerce équitable, sous l'estampille Max Havelaar, encore inconnue en France. Tout est à créer. Deux ans plus tard, les cafés Max Havelaar ont droit de cité dans les linéaires. Ma mission accomplie, j'éprouve le besoin impérieux de sentir à nouveau la terre sous mes souliers et mets le cap sur les Pyrénées.

Engagée par l'association des pâtres de haute montagne *D'une Transhumance à l'autre* en mai 1994, je fais mien le métier de gardien de troupeaux et découvre le pastoralisme. Tour à tour, formatrice pour les pâtres de haute montagne, journaliste pigiste, chargée de mission, vachère intérimaire, il me faudra jongler avec différents métiers pour concilier vie de famille et vie de la ferme, aux côtés de mon compagnon, éleveur transhumant. Mais toujours avec une ardeur à vivre en accord avec mes aspirations premières. Car, en définitive, ***Camels trips do not end, they merely change form, comme l'écrit Robyn Davidson à la fin de son odyssée à travers l'Australie. « Les voyages en chameau jamais ne cessent, ils changent simplement de forme. » (traduction personnelle).***

1. Un rêve puissant

S'ouvrir au monde

Dans ma prime enfance, mon horizon se réduit à la cour de la ferme. Quand, à 5 ans révolus, je prends le chemin de l'école, un nouveau monde s'ouvre à moi. Très vite, je comprends que je dois, sous peine de moqueries, reléguer mon patois d'enfant de ferme et parler français, *me parler*, pour reprendre l'expression de ma grand-mère maternelle. J'apprends aussi qu'on ne déambule pas dans la classe selon son envie. Et avant même que je sache lire et écrire le français, le terme *gotouyopleis* (*go to your place*), prononcé par sœur Françoise³ me renvoie docilement à ma place. Pour la fillette que je suis, la sonorité étrange de ce mot évoque un *ailleurs* abstrait, mais, lorsque par la suite, elle nous enseigne à prononcer *the moon*, en pointant la lune dans le ciel, c'est pour moi un enchantement aussi vif que la contemplation des hirondelles virevoltant au-dessus de notre maison.

Plus tard viendront les livres et les admonestations. *Toi et tes livres !* Serinées à longueur de journée et pendant des années, elles n'amoindriront en rien ma passion. Je me réfugie dans les livres pour rêver et m'évader d'un quotidien où je me sens à l'étroit. Assise sur ma chaise, sourde au brouhaha de la maisonnée, plongée dans la collection Rouge et Or, je sillonne les continents avec la famille Mahuzier. Mon périple débute au cœur de l'Amazonie, chez les indiens Guaranis. Suivront l'Afrique, le Bush australien et le Canada, lequel me semblera fade comparé aux précédents.

3 Sœur Françoise, ma première institutrice, avait séjourné dans les îles anglo-normandes et aimait nous adresser quelques mots en anglais.

Enfin, un premier voyage à l'étranger. Un vrai. Je suis alors en troisième. Je me revois, rentrant à la maison, heureuse d'annoncer à ma mère que l'école me propose d'aller quelques jours à Londres, sans que mes parents aient un centime à débours. Ma mère, sceptique, hésite à dire oui. J'insiste. Ma professeure d'anglais m'a assuré que ce voyage était gratuit. Pourquoi ? Je l'ignore. Elle ne m'a donné aucune explication. Dans ma classe, nous sommes deux à être du voyage. Dans le train qui nous mène à Calais, je comprends au détour d'une conversation que ma compagne a payé son voyage, alors que pour moi, c'est cadeau. Je ne vois qu'une explication. L'école récompense la très bonne élève de milieu modeste que je suis. Je devrais être flattée d'avoir été choisie, mais le silence qui enveloppe ce geste m'ôte toute possibilité de remerciement et me procure un certain malaise. Néanmoins, je me remplis les yeux et les oreilles. Big Ben, the Tower Bridge, the Houses of Parliament, the Horse Guards, St James's Park. Quelle chance de voir tout cela ! Cerise sur le gâteau, grâce à un petit appareil photo gagné lors d'un concours de sécurité routière, je peux ramener quelques images. En noir et blanc, la plupart très mal cadrées, elles me permettent néanmoins de partager mes découvertes avec ma famille. L'année suivante, grâce à l'argent de mon premier salaire d'été, je pars deux semaines en Allemagne. À la joie de découvrir un pays s'ajoute la fierté de ne rien devoir à personne.

Dans cette même période, mon aspiration à voyager s'enrichit d'une dimension humaine à la faveur d'un spectacle monté en classe de troisième en vue de collecter de l'argent destiné à un projet en Afrique. La préparation nous demande plusieurs mois et mobilise toutes les compétences des filles de la classe : théâtre, chant, danse, il y en a pour tous les goûts et les aptitudes. Le clou de la fête revient à une chorégraphie sur l'air de *La Danse macabre* de Saint-Saëns. Les danseuses, vêtues de leurs justaucorps noirs sur lesquels ont été cousus des os découpés dans des draps blancs, se déploient sur toute la scène, tantôt à pas lents, tantôt courant et bondissant. Sous l'éclairage ultra-violet d'un néon, seuls les squelettes mouvants apparaissent. Magnifique et terrifiant. La danse est bissée à

chaque représentation. Quelle fierté pour nous toutes d'avoir su mener à bien notre projet ! Mieux, il flotte dans la classe un je ne sais quoi de léger et chaleureux. Je prends conscience que l'agir ensemble a fait fondre les clivages sociaux et révélé l'époustouflante richesse créative de certaines élèves souvent déconsidérées sur le plan scolaire. Fortes de notre succès et confiantes en nos capacités, nous réitérerons l'opération l'année suivante, avec toujours le même enthousiasme.

Au fil du temps, mon désir d'*ailleurs* se précise pour se focaliser sur les *pays pauvres du Sud*. De ces pays, j'ignore tout. Je sais seulement que là-bas, des gens souffrent et *n'ont pas de quoi*. N'avoir pas de quoi, je connais. Pour moi, cela signifie acheter des tickets de cantine, non pas la carte entière, mais à l'unité, en attendant que tombe la paie de mon père ; être la seule de ma classe de sixième à revêtir un vieux pantalon élastique en guise de survêtement de sport ; porter un pantalon droit quand la mode est au fuseau. C'est redouter la réaction de ma mère quand je quémande quelques francs pour acheter des fournitures scolaires et, suprême interdit, mentir. Je suis en cinquième. Ce jour-là, un professeur a invité une spécialiste à présenter sa collection de coquillages exotiques dont les plus petits sont transformés en pendentifs destinés à la vente. Bien que non averties, nous sommes supposées en acheter à la clôture de la séance. Les plus modiques, tout blancs, coûtent 1 F. Hésitante, tiraillée, j'opte pour un coquillage à 2,50 F, non par goût mais pour cacher ma gêne pécuniaire. Le soir, à ma mère, qui me demande s'il n'y en avait pas de moins chers, je réponds non. Le lendemain, apprenant par la voisine que j'ai menti, elle me réprimande sévèrement. Contrainte de me justifier, je lui mens à nouveau.

« Ce coquillage était plus beau. »

Lui avouer que j'avais eu honte de notre pauvreté m'était impossible. Cela équivalait à lui dire que j'avais honte d'eux, de mes parents qui faisaient tout leur possible pour nous.

Étudier pour être libre

Début 1971, le BEPC se profile à l'horizon. Avec lui, surgit, inquiétante, la question de mon orientation.

« Que veux-tu faire comme métier ? »

Quand ma mère m'interroge, je ne sais que répondre. Je n'ai pas d'idée précise. Seule certitude : j'aime étudier et apprendre.

Dans sa volonté de ne léser aucun de ses enfants, et bien qu'elle ne me le dise pas de manière explicite, je sens que ma mère souhaite que je choisisse un métier qui me permette de gagner ma vie au plus tôt. Cela se comprend. Mon père, autrefois paysan, est devenu simple manoeuvre et gagne le SMIC. Ma mère est mère au foyer. Nous sommes sept enfants : cinq garçons et deux filles. Je suis l'aînée des filles et la troisième de la fratrie. Mes deux frères aînés, en apprentissage, gagnent déjà de l'argent et contribuent aux dépenses de la maison. Moi, ma contribution consiste à m'occuper de mes deux petits frères les jours où ma mère va travailler sur une ferme voisine pour gagner un peu de sous. La pression est si forte qu'un dimanche, alors que ma mère une fois de plus me tance, j'éclate en sanglots en présence de ma tante, sa sœur aînée, en visite à la maison. Témoin de mon désarroi, elle intervient et rassure ma mère. Après le bac, je ne lui coûterai plus, car je pourrai, à l'instar de ses aînés, bénéficier de bourses de l'enseignement supérieur.

Quelles études entreprendre ? J'aime la nature, les sciences naturelles. Je pense à l'agriculture. Pendant un temps, j'envie de préparer le bac D'. Lorsque, accompagnée de ma mère, je rencontre la responsable d'un établissement agricole, celle-ci me conseille de poursuivre dans la filière générale, et en section C, laquelle ouvre le maximum d'horizons. Ce que je fais.

À l'entrée en première, j'entends parler du métier d'agronome. Je suis loin d'imaginer tout ce qu'il recouvre, mais j'y vois le moyen de réaliser ce qui me tient à cœur : travailler utile et découvrir le monde. Cinq ans d'études supérieures, dont deux ans en école préparatoire, sont requis. Rien qui me fasse peur. Je suis bonne élève, travailleuse. Côté financier, je n'escompte pas d'aide financière de mes parents. Je suis persuadée qu'avec

mes bourses et des boulots d'été, j'arriverai à subvenir à mes besoins.

Au-delà d'acquérir un métier, une autre motivation m'anime.
Être libre. Dans mon esprit, études et liberté vont de pair.